

CHAPITRE IX

LES ÉTRUSQUES

Nationalité
étrusque.

Les peuples des Étrusques, ou des *Rases*¹, ainsi qu'il se nommait lui-même, diffère essentiellement des familles latines et sabelliennes, et aussi des races helléniques. Ces différences sont marquées tout d'abord dans les caractères ethnographiques : au lieu de la stature fine et équilibrée des Grecs et des Italiens, les figures étrusques sculptées nous représentent des corps ramassés et solides, de grosses têtes, des bras épais. Ce que nous savons des mœurs et des usages des Étrusques nous atteste aussi une divergence profonde et originaire. Leur religion a un caractère sombre et fantastique ; elle se complait dans les mystères des nombres, dans les images et les pratiques licencieuses et cruelles. Elle est aussi éloignée du rationalisme exact des Romains que de l'anthropomorphisme serein et brillant de la Grèce. Toutes ces indications, le plus important des attributs de la nationalité, la langue, les confirme. Jusqu'ici, on n'a pu trouver à l'Étrusque sa place et son rang cer-

¹ *Ras-ennæ*, avec la terminaison patronimique que nous indiquerons *infra*.

tains dans le tableau des idiomes, loin qu'on ait pu même en interpréter les restes arrivés jusqu'à nous. L'étrusque a eu deux époques, voilà ce qui est sûr. Dans la première et la plus ancienne, les voyelles sont partout conservées ; l'*hiatus* est évité avec soin¹. Plus tard, il rejette les voyelles et les consonnes finales ; affaiblit ou élide les voyelles dans le corps du mot, et de doux et sonore qu'il était, il se transforme en un parler d'une rudesse et d'une dureté excessives². Ainsi *ramu-Saf* devient *ramSa* ; *Tarquinius*, *Tarchnas* ; *Minerva*, *Menrva* ; *Menelaos*, *Polydeukes*, *Alexandros* sont changés en *Menle*, *Pultuke*, *Elchsentre*. Veut-on une autre preuve de la rudesse en même temps assourdie de la prononciation ? L'*o* et l'*u*, le *b* et le *p*, le *c* et le *g*, le *d* et le *t*, se confondent de très-bonne heure dans cette langue. Comme chez les Latins, et dans les plus durs dialectes de la Grèce, l'accent y est ramené sur la syllabe initiale. Les consonnes aspirées sont également modifiées : tandis que les Italiens les rejettent toutes à l'exception de la labiale aspirée *b*, et aussi de l'*f* ; tandis que les Grecs, au contraire, les gardent toutes (θ , ϕ , χ), à l'exception de l'*f*, les Étrusques abandonnent la plus douce et la plus agréable à l'oreille, le ϕ (sauf à la maintenir dans quelques mots d'emprunt, seulement), et, quant aux trois autres (θ , χ , f) ils en font un emploi continuel, là même où elles n'ont rien à faire ; pour eux, *Thetis* devient *Thegis* ; *Telephus*, *Θelaphe* ; *Odysseus*, *Utuze* ou *Uthuze*. Le peu de mots ou de terminaisons dont le sens nous soit connu, n'a pas la moindre analogie avec les idiomes grecs ou italiens. La finale *al* indique la descendance, celle

¹ Citons, par exemple, l'inscription suivante qui se lit sur un vase d'argile trouvé à Corré : *miniceSumamimaSumaramlisiaiTipurenaieSeeraiieepanamineSunastovhelefu* ; ou celle-ci : *miramuSafkaiufinaia*.

² Citons, pour faire saisir de suite la transformation opérée dans les sons, les premiers mots de la grande inscription de Pérouse : *eulat tanna larezulamevaxr lautn velSinase stlaafunas sleleScaru*.

maternelle d'ordinaire : ainsi *Canial*, dans une inscription bilingue de *Chiusi*, est traduit par ces mots *Cainia natus*. La finale *sa*, dans les noms des femmes, indique la famille à laquelle elles sont alliées par le mariage. Ainsi l'épouse d'un certain Licinius s'appelle *Lecnesa*. Citons quelques mots : *cela* ou *clan*, faisant *clensi* dans les cas déclinés, veut dire *filis* ; *seχ*, veut dire *fille* ; *ril*, *année*. Le Dieu Hermès s'appelle *Turms* ; Aphrodite, *Turan* ; Hephæstos, *Sethlans* ; Bacchus, *Fustuns* : ce sont là autant de formes et de sons étrangers. À côté d'eux pourtant se rencontrent quelques analogies non méconnaissables avec les langues italiques. Les noms propres sont formés en général de la même manière que dans ces dernières. Ainsi, de même qu'on trouve chez celles-ci la terminaison *enas* ou *ena*¹, indicative de la famille et correspondant avec l'*enus* sabellique ; de même les noms étrusques *Vibenna*, *Spurinna*, correspondent exactement aux *Vibius*, *Vibienus*, *Spurius* des Romains. On lit fréquemment sur les monuments des noms de dieux ; on en rencontre aussi chez les auteurs, qui sont donnés comme étrusques, et qui semblent, soit par leur radical, soit souvent par leur terminaison même, d'une formation évidemment identique au latin ; au point que s'ils étaient réellement et originairement étrusques il faudrait en conclure l'étroite affinité des deux langues : citons *usil* (le soleil et l'aurore, cf. avec *ausum*, *aurum*, *aurora*, *sol*) ; *Minerva* (*menervare*) ; *Lasa* (*lascivus*) ; *Neptunus* ; *Voltumna*. Hâtons-nous de dire que ces analogies remarquables s'expliquent très-bien par les contacts politiques et religieux, si fréquents plus

¹ Sic : *Mæcenas*, *Porsena*, *Vivenna*, *Cæcina*, *Spurinna*. La voyelle de la syllabe pénultième était longue d'abord : mais par suite du retrait de l'a cent, qui fut reporté sur la première, cette voyelle devint brève, ou fu, même élidée souvent. Ainsi, au lieu de *Porsēna*, on trouve souvent écrit *Porseña* ; au lieu de *Cæcina*, *Cæcne*.

tard entre les Étrusques et les Latins : d'où ces emprunts et ces accommodements partiels entre les deux idiomes. Mais tout cela ne contredit en rien les résultats auxquels la philologie a été décidément conduite. Bien certainement la langue étrusque s'éloigne des langues gréco-italiques autant que le celte ou le slave. L'oreille des Romains ne les avait pas trompés à cet égard. Pour eux le « *toscan* et le *gaulois* » sont des idiomes barbares ; tandis que « l'*osque* et le *volsque* » ne sont que des *patois latins rustiques*. Étranger à la famille gréco-italique, à quel rameau connu l'étrusque pourra-t-il donc se rattacher ? Nul ne le peut dire. Les archéologues se sont mis à la torture, ils l'ont rapproché de tous les idiomes possibles, toujours sans le moindre succès. On avait cru d'abord, se fondant tout naturellement sur quelques rapports géographiques, lui trouver des analogies dans la langue basque ; les chercheurs ont perdu leur peine. On a tenté également en vain un rapprochement avec quelques noms de lieux et d'hommes, avec les faibles vestiges qui nous sont restés de la langue ligurienne. Il n'a pas été non plus possible de rattacher l'étrusque au peuple éteint qui a érigé par milliers dans les îles toscanes, et surtout dans la Sardaigne, ces étranges tours sépulcrales, appelées *nouraghes* ; mais aucun édifice de ce genre ne se trouve en Étrurie¹. Tout ce que l'on peut dire, c'est qu'à en juger par quelques indices assez décisifs, les Étrusques doivent être rangés dans la grande famille indo-germanique. Ainsi, le mot *mi* qui se lit au commencement d'un grand nombre d'inscriptions fort anciennes, n'est évidemment pas autre que *ἐμί*, *ἐμί* : le génitif, dans certains radicaux consonnants, *veneruf*, *rafuvuf*, se trouve aussi dans le latin archaïque, et répond à la finale sanscrite en *as*. De

¹ [C'est l'opinion d'Ott. Müller, *Manuel d'Archæol.*, § 168.]

même le nom du Jupiter étrusque *Tina* ou *Tinia* ressemble au sanscrit *dina* (jour), comme *zāv* (étr.) correspond à *diwan* (sanscr.), qui a le même sens. Quoi qu'il en soit, les Étrusques n'en demeurent pas moins isolés dans la grande famille des peuples. « Ils ne ressemblent, » dit Denys d'Halycarnasse « à aucune nation, ni par la langue, ni par les mœurs. » La critique moderne ne saurait ajouter un mot à ce jugement.

Patrie
des Étrusques.

L'origine des Étrusques, le pays d'où ils sortirent un jour, pour venir en Italie, nous sont également ignorés. Perdons-nous beaucoup à cela ? Leur migration touche évidemment au temps de leur enfance : leur développement historique commence et s'achève en Italie. Néanmoins on a entassé les recherches sur le problème de leurs origines. Les archéologues ont un peu l'habitude de vouloir surtout connaître ce qui ne peut être retrouvé, ou ce qui n'en vaut pas la peine, s'inquiétant surtout de savoir, selon le mot de Tibère, « qui fut la mère d'Hécube ! » Comme les villes les plus anciennes et les plus importantes de l'Étrurie étaient placées dans l'intérieur, et qu'à l'exception de *Populonia* (laquelle d'ailleurs n'a jamais fait partie de l'antique Dodécapole), il n'en existait pas une sur les bords de la mer qui méritât d'être nommée ; comme enfin nous voyons ce peuple, dans les temps historiques, se mouvoir du nord au sud, il nous semble probable qu'ils sont descendus par voie de terre dans la Péninsule : leur civilisation fort humble encore, au moment où ils se font connaître, ne se concilierait pas non plus facilement avec l'hypothèse d'une immigration maritime. Dès les temps les plus anciens, on a vu des peuples franchir un détroit, comme ils eussent fait un fleuve : mais il était tout autrement difficile de venir débarquer sur les côtes de l'Italie occidentale. C'est donc vers le nord ou à l'ouest de l'Italie qu'il convient d'aller chercher la patrie des Étrusques.

Rien ne défend de croire qu'ils aient suivi la route des Alpes rhœtiennes : les plus anciens habitants des Grisons et du Tyrol, les Rhœtiens, ont parlé étrusque, au dire des premiers historiens, et leur nom ne diffère pas sensiblement de celui des Rases. Sans doute, les Rhœtiens peuvent n'être eux-mêmes que les restes d'une colonisation étrusque *transpadane* ; mais pourquoi ne pas les considérer plutôt comme le peuple primitif demeuré dans ses cantonnements anciens ? Cette hypothèse est toute simple : elle est conforme à la nature des choses. Lui opposera-t-on le récit différent, d'après lequel les Étrusques ne seraient qu'une colonie *lydienne*, venue d'Asie ? Ce récit a pour lui l'ancienneté de sa date ; Hérodote y fait allusion¹, et les auteurs qui ont écrit à la suite en donnent des versions nombreuses et rehaussées par l'exagération des détails. Mais d'abord il est nettement démenti par d'anciens et intelligents critiques : Denys d'Halycarnasse, par exemple, se prononce contre une telle origine. Il prouve qu'il n'y a aucune ressemblance entre les Lydiens et les Étrusques : tout chez eux est autre, la religion, les lois, les mœurs et la langue. Il se peut qu'un jour une bande de pirates de l'Asie Mineure soit descendue sur la côte toscane, et ait ainsi donné matière à la légende ; mais nous croyons bien plus encore à l'existence d'une espèce de quiproquo. Une ressemblance de nom, toute de hasard, a semblé rapprocher les Étrusques italiques ou *Tursennæ* (car telle est la forme primitive, d'où les Grecs ont fait *Τυρσ-ηνοί*, *Τυρρ-ηνοί* ; les Ombriens, *Turs-ci* ; et les Romains, *Tusci* et *Etrusci*), et le peuple lydien des *Torrhébes* (*Τορρ-ηβοί*), appelés aussi *Τυρρ-ηνοί*, de leur ville *Τύρρα*. L'antiquité de l'erreur une fois admise, n'en a pas corrigé le vice : et la ressemblance fortuite des noms ne

¹ [Hérod. I, 173.]

saurait justifier l'échafaudage de toute une Babel d'opinions erronées. C'est ainsi qu'on a expliqué le commerce maritime des Étrusques par les habitudes de la piraterie lydienne : puis, que plus tard, acceptant sans contrôle une opinion relatée par Thucydide lui-même¹, on a fait des pirates *Torrhébes* un rameau détaché de la grande souche des Pélasges, ces flibustiers des anciennes mers. A partir de là, la tradition embrouille considérablement l'histoire. Les *Tyrrhéniens* sont les *Torrhébes* de Lydie, à en croire les documents les plus antiques, les hymnes homériques²; ailleurs, ils ne sont que des Pélasges, ou même ils constituent à eux tout seuls la nation pélasgique : ailleurs enfin, ils sont les Étrusques italiques, sans avoir jamais eu avec les Pélasges ou les *Torrhébes* des relations continues, et sans avoir avec eux une commune origine.

Il est d'un plus haut intérêt de déterminer la contrée où les Étrusques se sont établis d'abord, et d'où ils ont rayonné en divers sens. Avant la grande invasion celtique, ils s'étaient arrêtés au nord du Pô, tout le démontre; touchant du côté de l'est à l'*Athésis* [*Adige*], et aux *Vénètes*, de race illyrienne (ou albanaise?), et du côté de l'ouest aux *Ligures*. Citons-en pour preuve, encore, ce rude dialecte étrusque, parlé jusque dans le siècle de Tite-Live par les habitants des Alpes rhétiques; citons Mantoue, restée étrusque jusque dans les temps postérieurs. Au sud, et aux embouchures du Pô, les Étrusques et les Ombriens s'étaient mêlés, les premiers dominant sur les seconds. Ceux-ci avaient pour eux l'ancienneté; ils avaient fondé les villes de commerce d'*Hatria* et de *Spina*; *Felsina* (*Bononia*, *Bologne*) et *Ravenne* au contraire semblent étrusques. Les Celtes eurent

¹ [Thucyd, IV, 109.]

² [Hymn. in Bacch. v. 7 et 59.]

besoin d'un assez long temps avant de franchir le Pô : aussi, la civilisation tusco-ombrienne s'était-elle enracinée plus profondément sur la rive droite que sur la rive gauche, de bonne heure abandonnée. Quoi qu'il en soit, les régions au nord de l'Apennin changèrent trop souvent et trop vite de maîtres, pour qu'il s'y pût former alors une nationalité durable; mais le grand établissement fondé par les Étrusques dans la contrée qui porte leur nom est d'une haute importance historique. Que les Ligures ou les Ombriens (p. 154) y soient venus un jour, peu importe : les vestiges de leur passage ont été presque entièrement effacés par l'occupation étrusque, et la civilisation qui s'y est développée. Là, depuis les côtes de *Pise* jusqu'à *Tarquines* [*Corneto*], et à l'est jusqu'à la chaîne Apennine, la nationalité étrusque s'est fondée à demeure, et s'est maintenue opiniâtre et vivace, même jusque sous les empereurs. Au nord, l'*Arnus* [*Arno*], formait la frontière : plus loin et en remontant vers l'embouchure de la *Macra* [*Magra*], et les contre-forts de l'Apennin, le territoire était disputé; il appartient tantôt aux Ligures et tantôt aux Étrusques. Il ne s'y fonda pas de grands établissements. La frontière du sud, placée d'abord à la *forêt Ciminienne* (*Ciminus saltus*), chaîne de collines courant entre Viterbe et le Tibre, fut ensuite portée jusqu'au fleuve. Nous avons constaté déjà (p. 154) que cette région, où s'élevèrent les villes de *Sutrium* [*Sutri*], *Nepete* [*Nepe*], *Faléries* [non loin de *Civita-Castellana*], *Véies* [près d'*Isola-Farnese*], *Caré* [*Cervetri*], ne furent occupées par les Étrusques que longtemps après la région du nord, et peut-être seulement au second siècle de Rome. La population italique s'y maintint encore, mais dans un état de sujétion, notamment à Faléries. Le Tibre étant devenu la limite étrusque du côté de l'Ombrie et du Latium, les rapports internationaux s'y établirent sur

Régions
italiennes
occupées
par
les Étrusques.

un pied de paix, et le peuple étrusque ne poussa pas plus loin son territoire. Quelque étranger qu'il fût aux yeux des Romains, pour qui les Latins étaient des parents, ceux-ci, au contraire, semblent avoir bien moins redouté des attaques et des dangers venant de la rive droite, que du côté de Gabies et d'Albe. La raison en est simple; ils avaient pour les protéger contre les Étrusques le large courant du fleuve; et, circonstance toute propice aux progrès mercantiles et politiques de leur ville, aucune des cités puissantes de l'Étrurie n'était placée sur le Tibre. Autrement en était-il du Latium. C'est avec *Véies*, la cité étrusque la plus rapprochée du fleuve, qu'eurent lieu les premières et les plus fréquentes luttes, entre Rome et le Latium coalisés. Il s'agissait de la possession de *Fidènes*, tête de pont aussi importante pour les Véiens sur la rive gauche, que le Janicule pour les Romains sur la rive droite : les chances des combats en firent une possession tantôt latine et tantôt étrusque. Avec *Caré*, plus éloignée de Rome, les relations furent bonnes et amicales, beaucoup meilleures surtout qu'elles ne l'étaient alors d'ordinaire entre peuplades voisines. La légende fait bien allusion à des conflits oubliés, dans les temps les plus lointains, entre cette ville et les Latins : Mézence, roi de Cœré, leur aurait fait subir une défaite désastreuse, et imposé un tribut payable en *vin* : mais, après ces hostilités anciennes, la tradition énumère avec complaisance les relations journalières et étroites, qui s'étaient plus tard établies entre les deux centres commerciaux et maritimes des deux peuples.

Nous disions que par la voie de terre, les Étrusques ne se sont pas avancés au delà du Tibre. Nul vestige certain, du moins, n'indique qu'ils soient allés plus loin. Nous les trouvons bien au premier rang dans l'armée barbare, anéantie sous les murs de *Cymé* [*Cumes*] par *Aristo-*

dème, en l'an 230 de Rome (p. 159); mais tout ce que l'on peut en induire, à supposer vrais, jusque dans leurs détails, les récits qu'on a faits de cet événement, c'est que des bandes étrusques avaient pris part à cette expédition de flibustiers. On ne trouve dans les terres, au sud du Tibre, aucun grand établissement étrusque; et l'histoire ne mentionne pas que les Latins se soient jamais vus attaqués et refoulés sur leur propre territoire. Le Janicule, les deux rives du Tibre et son embouchure sont toujours, et sans difficultés, demeurés entre les mains des Romains. Veut-on parler d'immigrations dans Rome même? Les annales étrusques n'en mentionnaient qu'une seule. Suivant elles, une bande, conduite par *Cœlius Vivenna* de *Vulsinies* [*Volsinii*, *Bolsena*], puis après sa mort, par son compagnon fidèle *Mastarna*, aurait fini par entrer dans Rome, et s'établir sur le *Coelius*. Nous admettons volontiers la réalité du fait, sauf à rejeter la conjecture plus qu'improbable, suivant laquelle ce même *Mastarna* serait plus tard devenu roi sous le nom de *Servius Tullius*. Il faut, pour y ajouter foi, se convertir avec certains archéologues au système du parallélisme des légendes. Le nom de « quartier Étrusque », donné à un groupe d'habitations situées au-dessous du Palatin, semble aussi faire allusion à quelque immigration du même genre (p. 70).

On ne peut pas, non plus, mettre en doute l'origine étrusque des derniers rois de Rome, qu'ils soient venus de *Tarquiniés*, comme le veut la légende, ou plutôt de *Cœré* même, où la tombe des *Tarchnas* a été récemment mise à jour¹. Enfin, le nom de femme *Tanaquil* ou *Tanchvil*², mentionné dans la légende, n'est point latin, et se rencontre fréquemment en Étrurie. Mais aller

¹ [En 1845.]

² [Femme de Tarquin l'Ancien.]

croire avec les traditions reçues à Rome, que Tarquin l'Ancien était le fils d'un Grec émigré de Corinthe à Tarquinies¹, et qu'il était venu lui-même se fixer à Rome : c'est embrouiller à la fois et l'histoire et la légende ; c'est briser et confondre la chaîne des événements. N'acceptons rien de plus de ce récit que le fait nu et insignifiant en lui-même, de l'introduction dans Rome d'une famille de descendance étrusque, et à laquelle un jour aurait été remis le sceptre des rois. La royauté donnée à un citoyen originaire de l'Étrurie n'implique nullement la conquête de Rome par les Etrusques, ou par une cité étrurienne, pas plus qu'elle ne donne à conclure que Rome était alors maîtresse de l'Étrurie méridionale. Il n'existe pas de raison suffisante pour accepter soit l'une, soit l'autre des deux hypothèses. Les Tarquins ont leur histoire à Rome seulement ; et pendant le temps des rois, l'Étrurie n'a pas, que nous sachions, exercé une influence décisive sur la langue ou sur les mœurs romaines, ou arrêté, dans leur cours également régulier, les progrès de l'État romain et de la ligue latine. Qu'on ne s'étonne pas de l'état passif de l'Étrurie en face de ses voisins : à cette même époque, les Étrusques avaient à combattre les Celtes sur le Pô, que ceux-ci paraissent n'avoir franchi qu'à une date postérieure à l'expulsion des rois. Puis, tous leurs intérêts s'étaient tournés du côté de la mer et des expéditions maritimes. Ils visaient à la domination des côtes, ainsi que le démontrent leurs établissements dans la Campanie, sur lesquels nous reviendrons plus tard (ch. x).

Constitutions
étrusques.

Comme chez les Grecs et les Latins, les institutions étrusques ont pour base l'association des diverses familles dans la cité. Mais la nation étrurienne s'étant adonnée à la navigation, au commerce et à l'industrie, de bien

¹ [Démarrate, riche marchand de la famille des Bacchiades.]

meilleure heure que les autres peuples de l'Italie, les institutions urbaines se trouvèrent aussitôt placées dans les conditions les plus favorables. Les Grecs mentionnent le nom de *Coré* avant celui de toute autre ville italique. D'un autre côté, les Étrusques sont moins guerriers et moins habiles soldats que les Romains et les Sabins ; ils ont tout d'abord des mercenaires qui combattent pour eux, chose inconnue chez les peuples italiotes. Les institutions des communautés primitives ont ressemblé sans doute à celles des *pagi* romains. Elles avaient pour chefs des rois ou *lucumons* portant des insignes semblables à ceux des rois romains, et ayant, comme eux, la plénitude des pouvoirs. Il y avait une démarcation tranchée entre les nobles et les non-nobles. L'organisation de la famille étant la même, le système des noms était le même aussi ; seulement, chez les Étrusques, il était tenu compte davantage de la filiation maternelle. Le lien des diverses confédérations était des moins resserrés. Une seule et même ligue n'embrassait pas toute la nation : les Étrusques du nord, ceux de la Campanie avaient leurs ligues particulières, comme aussi les cités de l'Étrurie propre. Chaque ligue enfermait douze cités, qui sans doute avaient leur métropole pour le culte, pour la direction de la ligue, et aussi peut-être leur grand prêtre commun. Mais, d'un autre côté, chacune d'elles avait les mêmes droits, la même puissance, en telle sorte qu'il n'y eût ni suprématie, ni pouvoir central, qui pût s'établir ou se consolider dans une même cité. La métropole de l'Étrurie propre était *Vulsinii* (*Bolsena*) : quant aux autres localités de cette *Dodécapole*, la tradition n'a fait connaître, d'une façon certaine, que les noms de *Perusia* [*Pérouse*], de *Vetulonium* [*Vetulia*], de *Volci* [*Ponte della Badia*] et de *Tarquinies* [*Corneto*]. Au surplus, une entente commune de tous les Étrusques coalisés était chose aussi rare qu'elle

était fréquente chez les Latins. En Étrurie, chaque cité fait la guerre pour son compte; elle n'y intéresse ses voisins que si elle le peut; et quand par hasard une guerre fédérale est décidée, on voit souvent plusieurs cités n'y pas prendre part. Les confédérations étrusques, bien plus encore que les ligues formées entre peuplades affiliées au sein des peuples italiques, ont toujours manqué d'une direction forte et suprême.

CHAPITRE X

LES HELLÈNES EN ITALIE. — PUISSANCE MARITIME
DES ÉTRUSQUES ET DES CARTHAGINOIS.

La lumière ne se fait pas tout d'un coup dans l'histoire des peuples de l'antiquité. Pour l'Italie aussi le jour naît en Orient, pendant que la Péninsule est encore noyée dans l'obscurité de l'avenir. Les régions qui environnent le bassin de la Méditerranée, à l'est, s'éclaircissent de toutes parts des lueurs d'une civilisation féconde. Les peuples, à leur point de départ, trouvent d'ordinaire un modèle, un *dominateur* dans un peuple frère. L'Italie n'a pas échappé à ce destin, tant s'en faut. Mais ce n'est pas par la voie de terre qu'elle a reçu l'impulsion civilisatrice. Sa situation géographique fait comprendre de suite pourquoi. Les communications terrestres, entre l'Italie et la Grèce, étaient par trop difficiles dans les anciens temps; et nul vestige n'est resté d'un courant établi par cette route. Que le commerce ait pu cependant franchir quelquefois les Alpes, nous l'admettons. L'ambre a été apporté des côtes de la Baltique jusqu'aux bouches du Pô, en des temps d'une antiquité reculée: la légende grecque a placé sa patrie dans le Delta du grand fleuve. Une autre route, partant du même point, traversait l'Apennin et venait droit tomber à Pise; mais, en réalité,

L'Italie
et les
pays étrangers.